

V. ARTS, ARCHÉOLOGIE

Jean-François BRETON, *Les fortifications d'Arabie méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère* (= *Archäologische Berichte aus dem Yemen VIII*, 1994). 1 vol. 23 × 31 cm, 203 p., 32 pl. en fin de volume, nb. dessins et plans dans le texte.

Jean-François Breton publie dans cet ouvrage, sous une forme profondément remaniée, la thèse intitulée « La défense des Basses-Terres du Yémen (v^e s. av. J.-C. - iv^e s. apr. J.-C.) » qu'il avait soutenue en 1985 à l'université de Paris I. Son exposé comporte trois parties. La première, intitulée « Architecture », est articulée en quatre chapitres qui traitent successivement des « sites et tracés des enceintes » (p. 11-19), des « techniques de construction » (p. 21-42), des « murs et (des) tours » (p. 43-57), enfin des « portes » (p. 59-77). La deuxième partie est consacrée à « L'histoire des fortifications » : ses cinq chapitres sont intitulés « Les fortifications "archaïques" en pierres brutes » (p. 79-87), « Les fortifications sabéennes en grand appareil » (p. 89-98), « Les fortifications des villes du Ġawf » (p. 99-113), « Les fortifications qatabânites » (p. 115-123) et « Les fortifications du Ḥaḍramawt » (p. 125-139). La troisième partie enfin, « Fortifications et histoire », étudie en trois chapitres « Les systèmes défensifs de type archaïque » (p. 141-154), « Fortifications et société » (p. 155-161) et « Stratégie et poliorcétique » (p. 163-169).

L'avant-propos (daté de juin 1992), l'introduction, la conclusion, le résumé en allemand (p. 173-186), la bibliographie (p. 187-191) et des index (p. 193-203) complètent l'ouvrage.

Les fortifications étudiées se trouvent dans le cours inférieur des vallées descendant de la chaîne yéménite et aboutissant dans le Ramlat al-Sab'atayn (Ṣayḥad chez les géographes arabes classiques), vaste bassin désertique autour duquel se sont développés les premiers États sud-arabiques (Saba', Qatabân, le Ḥaḍramawt et les principautés du Ġawf). Les sites retenus ont été prospectés par la Mission archéologique française en République arabe du Yémen (ou Yémen-Nord), en abrégé MAFRAY, que je dirigeais et à laquelle J.-F. Breton a participé en tant qu'archéologue, et par la Mission archéologique française au Yémen-Sud (MAFYS).

Le livre a le grand mérite d'offrir une abondante documentation sous forme de photographies, plans, dessins et cartes, qui illustre un aspect peu connu de l'architecture sudarabique. À ce titre, il deviendra un ouvrage de référence.

Cependant, le lecteur relève des faiblesses dans la construction de l'exposé, qui ne semble pas avoir été suffisamment mûrie. Dans la première partie, Jean-François Breton veut donner un aperçu des techniques architecturales utilisées; dans la deuxième, il entend faire l'histoire des fortifications; et, dans la troisième, il se propose d'élargir le propos en « illustr(ant) la place de la fortification dans l'histoire du Yémen antique » (p. 9). Mais, avec les connaissances encore fragmentaires et peu homogènes qui sont les nôtres, il ne réussit pas à tenir ce plan ambitieux. Ainsi, étoffe-t-il sa troisième partie avec un chap. x sur « Les systèmes défensifs

de type archaïque », qui avait sa place dans la deuxième partie (où se trouve d'ailleurs un chap. v intitulé « Les fortifications “ archaïques ” en pierres brutes »). La deuxième partie n'est pas une histoire des fortifications, mais plus modestement une présentation détaillée de sites, classés géographiquement et accessoirement chronologiquement; certaines ruines néanmoins n'y sont pas traitées, mais sont rejetées dans la troisième partie, p. 142-147. Les intitulés eux-mêmes auraient gagné à être plus rigoureux : au premier examen, le lecteur ne perçoit pas clairement ce qui distingue, dans la première partie, « les tracés des enceintes » (p. 14) et « les tracés des murs » (p. 43).

Ces difficultés résultent d'un problème de méthode. Qu'attendait-on d'une étude des enceintes, sinon une bonne description débouchant sur une typologie, avec des classements en chronologie relative (éventuellement absolue après des comparaisons avec les pays voisins)? Or Jean-François Breton n'a pas procédé de la sorte. Pour chaque enceinte, il propose d'emblée une date fondée sur les inscriptions du site (p. 44, 81, 84, 108, etc.). Malheureusement, l'épigraphie ne donne pas des réponses aussi sûres qu'il le pense. Les classements paléographiques de Jacqueline Pirenne et d'Hermann von Wissmann, souvent en désaccord, sont au mieux des hypothèses de travail et ne sauraient fonder à eux seuls une chronologie archéologique. De plus, l'inscription qui se trouve sur un temple, un palais ou une enceinte n'est pas toujours contemporaine de la construction : souvent, elle a été ajoutée après coup pour légitimer un changement politique ou une appropriation par la force. L'inscription ne fournit donc qu'un *terminus ante quem*.

De manière plus générale, si Jean-François Breton voulait fonder sa chronologie et ses interprétations historiques sur les inscriptions, il lui fallait acquérir la maîtrise de l'épigraphie sudarabique. Or il omet souvent des textes importants pour son propos : il en est ainsi de RES 3 946 qui mentionne notamment *Ktl^m* (= Ḥaribat Sa'ūd) et *Ytl* (= Barāqīš) parmi les villes que Karib'il Watār munit d'une enceinte (p. 99 etc.). La compréhension et l'interprétation des sources ne sont qu'imparfaitement dominées : s'agissant par exemple des débuts de l'histoire de Našq^{um}, p. 95, aucun détail de la présentation n'est rigoureux et le sens général est obscur. Naššān n'est pas mieux traitée (p. 104) : il n'apparaît nulle part que la ville est d'abord la capitale d'un royaume indépendant, puis qu'elle passe sous domination minéenne et enfin sabéenne (voir « al-Sawdā' », dans *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition).

Quant aux datations proposées par les épigraphistes, on ne saurait les rapporter sans analyser les raisonnements qui les fondent, et il faudrait expliquer pourquoi les classements paléographiques de Jacqueline Pirenne sont préférés à ceux d'Hermann von Wissmann. Ainsi pour la chronologie de l'enceinte de Barāqīš, tout le raisonnement de Jean-François Breton (p. 109 sq.) repose sur les conclusions de Jacqueline Pirenne plaçant le style D avant le style E et donc Iliyafa' Yašūr avant Abiyada' Yaṭa'. Mais Hermann von Wissmann — dont je partage l'opinion — est d'un avis contraire; d'ailleurs, Jacqueline Pirenne a toujours hésité sur l'ordre chronologique de ces deux styles.

La date même du grand *mukarrib* sabéen Karib'il Watār fils de Damar'alī, qui fonde toute la chronologie sabéenne du I^{er} millénaire avant l'ère chrétienne, est donnée de manière peu précise et sans la moindre explication : « VII^e s. av. notre ère environ » (p. 44) ou « des

environs du milieu du VII^e siècle avant notre ère » (p. 86). Une discussion serait nécessaire, puisque plusieurs propositions de datation sont en concurrence : fin VIII^e et début VII^e s. (moi-même), vers 695-685 (Hermann von Wissmann), vers 525-500 (Kenneth Kitchen) ou vers 430 (Jacqueline Pirenne et Giovanni Garbini).

On sera reconnaissant à Jean-François Breton de chercher à transcrire l'arabe et le sud-arabique de manière rigoureuse, ce dont bien peu d'archéologues se soucient. Malgré cet effort et les corrections de M. Walter W. Müller, les fautes de signes diacritiques et de vocalisation restent nombreuses. Par exemple, dans les cinq premières pages, on relève : Ġawf (pour al-Ġawf), Abd al-Qadīr (pour ('Abd al-Qādir), Ṣana'a' (pour (Ṣan'a'), 'Amīr (pour Amīr), Amrān (pour 'Amrān), Sayḥād (pour Ṣayḥad), Rub al-Ḥālī (pour Rub' al-Ḥālī), al-Ḥiġr (pour al-Ḥiġr), le *tā' marbūṭa* transcrit par *h* (*yamaniyyah*) ou par Ø (Ṣabwa), etc.

La terminologie manque de cohérence. La civilisation de l'Arabie méridionale est appelée le plus souvent « sudarabique » (p. 7, 9 etc.), mais parfois « sud-arabe » (p. 5). La définition du terme archaïque n'est pas très rigoureuse : « première moitié du premier millénaire » (p. 11); « vers le VII^e siècle avant notre ère? » (p. 16); « vers le VIII^e-VI^e siècle avant notre ère » (p. 79). Ce terme « archaïque », de plus, est employé pour désigner une période (p. 11), un type d'enceinte (p. 16-79) ou un style graphique (p. 119). Dans ce dernier cas, il n'est pas acceptable, car il s'agit d'un texte de style B, graphie appelée « classique » à la suite de Jacqueline Pirenne (*Paléographie*, p. 127).

Quant à l'emploi d'« archaïque » pour désigner une phase de l'histoire sudarabique (p. 11), il aurait été nécessaire de donner au mot une définition précise, en relation avec des événements clairement identifiés. Or la date des souverains qui pourraient servir de référence — les *mukarribs* sabéens — varie d'un passage à l'autre : p. 171, l'ensemble de « la période des mukarribs » est daté des « VII^e-VI^e siècles avant notre ère »; p. 16, les seuls « premiers mukarribs sabéens » se voient attribuer une durée plus longue « vers les VII^e-V^e siècles avant notre ère ».

La graphie des inscriptions de style A (ou préclassique) est curieusement appelée « prémonumentale » (p. 79 : « en caractères, qualifiés de “prénomementaux” par les épigraphistes »). Cette appellation n'a pas cours, à ma connaissance : les épigraphistes ne nommeraient pas « prémonumentale » la graphie, même ancienne, d'inscriptions monumentales.

Plutôt que de procéder prématurément de manière synthétique, il aurait mieux valu commencer par décrire minutieusement les systèmes défensifs et esquisser une typologie à partir des seuls vestiges architecturaux. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'on pouvait faire intervenir les textes épigraphiques, à condition de les interpréter et de les dater rigoureusement.

Christian ROBIN
(CNRS, Aix-en-Provence)